

Cheval de guerre (2)

— Mais moi, je connais trois mots de mauvais anglais, répondit l'homme plus âgé.

Il présentait toujours le creux de sa main sous mon nez. Une main pleine de morceaux de pain noir – friandise qui m'était assez familière, mais que je trouvais généralement trop amère à mon goût. Toutefois, aujourd'hui j'avais trop faim pour faire le difficile et j'eus vite fait de vider le creux de sa main tandis qu'il parlait.

— Je parle un tout petit peu anglais – comme un écolier, mais je crois qu'entre nous ça suffit.

Et au moment même où il disait cela, je sentis une corde glisser lentement et se resserrer autour de mon cou.

— Quant à l'autre problème, puisque je suis arrivé ici le premier, alors le cheval est à moi. Régulier, non ? Comme le cricket chez vous, non ?

— Cricket ! cricket ! Qui est-ce qui a jamais entendu parler de ce jeu barbare, au pays de Galles ? C'est un jeu pour ces foutus Anglais. Mon jeu, à moi, c'est le rugby. Et c'est pas un jeu, c'est une religion, plutôt, là d'où je viens. Avant que la guerre m'ait fait arrêter, je jouais demi de mêlée pour Maesteg et nous autres, à Maesteg, on dit qu'un ballon qui n'est à personne, il est à nous !

— Pardon, dit l'Allemand, les sourcils froncés par la perplexité. Je ne comprends pas ce que tu veux dire par là.

— Pas d'importance, Frisé¹, pas d'importance ; plus maintenant. On aurait pu arranger tout ça tranquillement – la guerre, je veux dire ; moi je serais rentré dans ma vallée et toi dans la tienne. Quand même, c'est pas ta faute, je crois. Pas plus que la mienne, d'ailleurs.

À présent, les acclamations des deux camps avaient cessé, et dans un silence absolu, les deux armées regardaient les deux hommes discuter à côté de moi. Le Gallois me flattait le nez et me tâtait les oreilles.

— Alors, tu connais les chevaux, dit le grand Allemand. C'est grave, sa blessure à la jambe ? Tu crois qu'elle est cassée ? Il a l'air de ne pas pouvoir s'en servir.

Le Gallois se pencha et me souleva doucement la jambe, avec compétence, en essuyant la boue qui entourait la plaie.

— Il est assez salement amoché, mais je ne crois pas que la jambe soit cassée, Frisé. C'est une mauvaise blessure, tout de même, il y a une entaille profonde. Les barbelés, ça m'a tout l'air. Il faut qu'il soit soigné en vitesse, sinon l'infection va s'y mettre et alors, personne ne pourra plus grand-chose pour lui. Avec une entaille pareille, il a déjà dû perdre beaucoup de sang. Mais la question c'est : qui est-ce qui le prend ? On a un hôpital vétérinaire derrière nos lignes, mais j'imagine que vous aussi vous en avez un.

— Oui, je crois. Il doit être quelque part, mais je ne sais pas où, exactement, répondit l'Allemand.

Puis il plongea au fond de sa poche et en sortit une pièce.

— Choisis le côté que tu veux. « Pile ou face », c'est comme ça que vous dites, je crois. Je vais montrer la pièce à tout le monde, des deux côtés, et tout le monde saura que, quel que soit celui qui gagnera le cheval, c'est seulement le hasard. Comme ça, pas d'humiliation pour personne, d'accord ? Et tout le monde sera content.

Le Gallois prit un air admiratif et sourit.

55 — D'accord, vas-y, Frisé; montre-leur la pièce, jette-la en l'air et je ferai mon annonce.

L'Allemand brandit la pièce au soleil, puis décrivit lentement un cercle complet avant de l'envoyer tourner, toute brillante, haut dans les airs. Au moment où elle retomba par terre, le Gallois

60 s'écria d'une voix puissante et sonore :

— Face!

— Bien, dit l'Allemand en se penchant pour ramasser la pièce : c'est la figure de mon empereur qui me regarde au fond de la boue et il n'a pas l'air content de moi. Aussi, je crois bien que tu as

65 gagné. Le cheval est à toi. Prends-en bien soin, camarade!

Il se saisit à nouveau de la corde et il la tendit au Gallois. Il tendit en même temps l'autre main, en un geste d'amitié et de réconciliation : un sourire éclairait son visage usé.

— Dans une heure, ou deux, peut-être, nous ferons tout notre

70 possible pour nous entretenir. Dieu seul sait pourquoi et encore, je crois qu'il l'a peut-être oublié lui-même. Adieu, Gallois! On leur a montré, hein? On leur a montré que n'importe quel problème peut se résoudre entre les gens, pour peu qu'ils se fassent mutuellement confiance. Il n'est besoin de rien d'autre, non?

75 Le petit Gallois hocha la tête d'un air incrédule² en prenant la corde.

— Frisé, mon p'tit gars, je crois que si on nous laissait passer une heure ou deux ensemble, toi et moi, nous arriverions à débrouiller toute cette fichue pagaille. Il n'y aurait plus de veuves

80 qui pleurent ni d'enfants qui crient dans ma vallée — et dans la tienne non plus. Au pire, on pourrait trancher tout ça en faisant valser une pièce, tu ne crois pas?

— Dans ce cas, dit l'Allemand avec un petit rire, dans ce cas, ce serait notre tour de gagner et peut-être ça ne plairait pas à

85 votre Lloyd George³.
Puis il posa ses mains un moment sur les épaules du Gallois.

— Garde-toi bien, camarade, et bonne chance! *Auf wiedersehen*⁴.

Il se détourna et s'en retourna à pas lents à travers le *no*

90 *man's land* jusqu'aux barbelés.
— Même chose pour toi, mon p'tit gars, lui cria le Gallois.

Puis, lui aussi fit demi-tour et m'emmena vers la rangée de soldats en kaki qui se mirent alors à rire et à applaudir de plaisir, tandis que, toujours boitant, je traversais la brèche⁵ des barbelés

95 et venais à eux.
Michael Morpurgo, *Cheval de guerre*, trad. d'André Dupuis,
© Éd. Gallimard pour la traduction française.

1. *Frisé* : surnom familial donné aux Allemands pendant la guerre.

2. *un air incrédule* : un air de ne pas y croire.

3. *Lloyd George* : Premier ministre du Royaume-Uni à l'époque.

4. *Auf wiedersehen* : « au revoir » en allemand.

5. *brèche* : ouverture.